

Au lever du soleil, une petite troupe composée de Louis, de Valentin, de Trangoil Lanec, de Curumilla, tous quatre montés sur d'excellents chevaux de cette race andalouse mêlée d'arabe que les Espagnols ont importée en Amérique, et de César, qui trottait à leur droite en serre file, sortit de la tolderia, escortée par tous les membres de la tribu, qui criaient incessamment :

— *Venteni ! venteni !* — au revoir ! au revoir ! — *virì tempi ! virì tempi !* — bon voyage ! bon voyage !

Après avoir fait à ces braves gens des adieux assez longs, les quatre voyageurs prirent la direction de la tolderia des Serpents-Noirs.

Dans l'état d'anarchie où se trouvait plongé le Chili à l'époque où se passe notre histoire, les partis étaient nombreux, chacun d'eux manœuvrait dans l'ombre le plus habilement possible, afin de s'emparer du pouvoir.

## II

## ANTINAHUEL.—LE TIGRE SOLEIL

Le général Bustamante, nous l'avons expliqué plus haut, ne rêvait rien moins que le protectorat d'une Confédération calquée sur celle des États-Unis qui, mal connue encore, éblouissait ses regards. Il ne pouvait deviner que ses anciens *Outlaws*, ces sectaires fanatiques expulsés de l'Europe, ces marchands enrichis, commençaient déjà à rêver en Amérique la monarchie universelle, utopie insensée dont l'application leur coûtera un jour la perte de cette soi-disant nationalité dont ils sont si fiers, et qui, en réalité, n'existe pas, probablement que le général Bustamante ne voyait pas aussi loin, ou s'il avait deviné les tendances des Anglo-Américains, peut-être songeait-il à suivre, lui aussi, cette marche ambitieuse dès que son pouvoir reposerait sur des bases solides.

Les Cœurs Sombres, les seuls véritables patriotes de ce malheureux pays, voulaient, eux, que le gouvernement adoptât des mesures un peu plus démocratiques, mais ils n'entendaient nullement le renverser, persuadés qu'une révolution ne pouvait qu'être préjudiciable au bien-être général de la nation.

À côté du général Bustamante et de la société des Cœurs Sombres, un troisième parti, plus puissant peut-être que les deux premiers, s'agitait silencieusement.

Ce parti était représenté par Antinahuél, le toqui du plus important Uta-Mapus de la Confédération araucanienne.

Nous avons dit que, par sa position géographique, cette petite république indomptable est placée comme un coin sur le territoire chilien, qu'elle sépare violemment en deux.

Cette position donnait à Antinahuél une force immense.

Tous les Araucans sont soldats ; à un signe de leurs chefs ils prennent les armes et peuvent, en quelques jours, réunir une armée formidable composée de guerriers aguerris.

Les républicains et les partisans de Bustamante comprenaient de quel intérêt il était pour eux d'attirer les Araucans dans leur parti. avec le secours de ces féroces soldats, la victoire était certaine.

Déjà le général Bustamante et le Roi des ténèbres avaient, à l'insu l'un de l'autre, fait des propositions à Antinahuél.

Ouvertures que le redoutable toqui avait paru écouter et auxquelles il feignait de répondre, voici pourquoi.

Antinahuél, outre la haïde héréditaire que ses ancêtres lui avaient léguée contre la race blanche, ou peut-être à cause de cette haïne, rêvait depuis qu'il avait été élu chef suprême d'un Uta-Mapus, non seulement l'indépendance complète de son pays, mais encore il voulait reconquérir tout le territoire que les Espagnols lui avaient enlevé, les rejeter de l'autre côté des Cordillères des Andes, et rendre à sa nation la splendeur dont elle jouissait avant l'arrivée des blancs au Chili.

Ce projet si patriotique, Antinahuél était homme à le mener à bonne fin.

Doué d'une vaste intelligence, d'un caractère audacieux et

subtil à la fois, il ne se laissait décourager par aucun obstacle, vaincre par aucun revers.

Presque complètement élevé au Chili, il parlait parfaitement l'espagnol, connaissait à fond les mœurs de ses ennemis, et, au moyen de nombreux espions disséminés partout, il était au courant de la politique chilienne et de l'état précaire dans lequel se trouvaient ceux qu'il voulait vaincre ; il se servait habituellement des dissensions qui les séparaient, feignant de prêter l'oreille aux propositions qu'on lui faisait de toutes parts, afin le moment venu, d'écraser ses ennemis les uns par les autres, et de rester seul debout.

Il lui fallait un prétexte plausible pour tenir en armes son Uta-Mapus sans inspirer de méfiance aux Chiliens : ce prétexte, le général Bustamante et les Cœurs Sombres le lui fournissaient par leurs propositions ; nul ne pouvait s'étonner, pour cette raison, de voir en temps de paix le toqui rassembler une nombreuse armée sur les frontières chiliennes, puisque, in petto, chaque parti se flattait que cette armée était destinée à lui prêter main-forte.

La conduite du toqui était donc des plus habiles, car non seulement il n'inspirait de défiance à personne, mais, au contraire, il donnait de l'espoir à chacun.

La position devenait grave, l'heure d'agir ne pouvait tarder à sonner ; Antinahuél, dont toutes les mesures étaient prises de longue main, attendait impatiemment le moment de commencer la lutte.

Voici à quel point en étaient les choses le jour où dona Maria était venue à la tolderia des Serpents Noirs, visiter son ami d'enfance.

En s'éveillant, la Linda donna les ordres pour son départ.

— Ma sœur me quitte déjà ? lui dit Antinahuél d'un ton de doux reproche.

— Oui, reprit la jeune femme, mon frère sait qu'il me faut arriver le plus promptement possible à Valdivia.

Le chef n'insista pas pour la retenir, un sourire furtif éclaira son visage.

Lorsque dona Maria fut à cheval, elle se tourna vers le toqui :

— Mon frère ne m'a-t-il pas dit qu'il serait bientôt à Valdivia ? lui demanda-t-elle avec un ton d'indifférence parfaitement joué.

— J'y serais aussitôt que ma sœur, répondit-il.

— Nous nous reverrons, alors ?

— Peut-être.

— Il le faut ! ceci fut dit d'un ton sec.

— Bon, reprit le chef au bout d'un instant, ma sœur peut partir, elle me reverra.

— Au revoir, dit-elle, et elle piqua des deux.

Elle disparut bientôt dans un nuage de poussière.

Le chef rentra pensif dans son toldo.

— Femme, dit-il à sa mère, je vais à la grande tolderia des visages pâles.

— J'ai tout entendu cette nuit, répondit tristement l'Indienne, mon fils a tort.

— Tort, pourquoi ? demanda-t-il avec violence.

— Mon fils est un grand chef, ma sœur le trompe et lui fait servir sa vengeance.

— Ou la mienne, dit-il d'un ton singulier.

— La jeune fille blanche a droit à la protection de mon fils.

— Je protégerai la *rose sauvage*.

— Mon fils oublie que celle dont il parle lui a sauvé la vie.

— Silence ! femme, s'écria-t-il avec colère.

L'Indienne se tut en poussant un soupir.

Le chef rassembla ses mosotones ; il choisit parmi eux une vingtaine de guerriers sur lesquels il pouvait particulièrement compter, et leur ordonna de se préparer à le suivre dans une heure, puis il se laissa aller sur un siège et tomba dans de profondes réflexions. Tout à coup un grand bruit se fit entendre au dehors.

Antinahuél sortit sur le seuil du toldo.

Deux étrangers, montés sur de forts chevaux et précédés d'un Indien, s'avançaient vers lui.